

«Roland-Garros doit tenir et espérer»

TENNIS La crise sanitaire a asséché l'économie du tennis et rendu les joueurs encore plus dépendants des tournois du Grand Chelem. Celui de Roland-Garros tente de répondre à cette responsabilité, souligne Emmanuel Bayle, professeur à l'Université de Lausanne

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT FAVRE

@LaurentFavre

La Fédération française de tennis (FFT) est en passe de réussir son pari: déprogrammé fin mai en pleine crise sanitaire, son tournoi de Roland-Garros va finalement se disputer à partir de dimanche (jusqu'au 11 octobre), malgré la pluie, le froid, la reprise des cas de Covid-19 et une jauge de spectateurs sans cesse revue à la baisse. Emmanuel Bayle, professeur de gestion à l'Institut des sciences du sport de l'Université de Lausanne, explique les enjeux économiques derrière cette obstination, pour la fédération mais aussi pour les joueurs.

Les organisateurs de Roland-Garros s'attendent à des recettes en baisse de 50% et à des pertes estimées entre 20 et 40 millions d'euros. Pourquoi maintenir le tournoi? Parce qu'ils savent qu'ils doivent organiser une épreuve qui irrigue tout l'écosystème du tennis français. Il faut tenir et espérer des jours meilleurs. La question, c'est: combien de temps cela va-t-il durer? Depuis l'irruption du Covid-19, il n'y a pratiquement plus de tournois ATP et WTA, ce qui a accru la dépendance économique aux tournois du Grand Chelem. La très grande majorité des joueurs et joueuses n'a perçu aucun revenu en tournois depuis mars 2020 et n'a pas ou peu de contrats de sponsoring.

Pour la première fois depuis longtemps, le «prize money» total du tournoi est en baisse, de 42,3 millions d'euros l'an dernier à 38 millions cette année. Le prize money des tournois du Grand Chelem a énormément augmenté ces dix dernières années. A Paris, il était de 10 millions d'euros en 2010. Celui de l'US Open était de 22,6 millions de dollars en 2010 et de 57 millions de dollars en 2019. Mais ce qui est intéressant cette année à Roland-Garros, c'est que la rémunération à partir des quarts de finale a

baissé (1,6 million d'euros pour le vainqueur contre 2,3 millions l'an dernier, 283 000 euros en quart de finale contre 415 000 l'an dernier) alors que celle du premier tour et des qualifications a augmenté: 10 000 euros au premier tour des qualifications au lieu de 7 000, 16 000 au deuxième tour au lieu de 12 500, 60 000 au premier tour du tableau principal au lieu de 46 000.

Pourquoi? Il faut bien comprendre que pour des joueurs classés autour de la 200^e place mondiale, qui peuvent espérer des gains de 40 000 ou 50 000 dollars bruts sur une saison, ce sont des sommes très importantes. L'US Open a supprimé les qualifications, offrant 1500 dollars à ceux qui auraient pu y prendre part. Roland-Garros a le mérite de jouer le jeu, en maintenant l'emploi (alors que l'USTA, la fédération américaine qui organise l'US Open, a licencié 110 personnes), en augmentant la dotation des qualifications et

du premier tour. Ils essaient de rééquilibrer le modèle et de faire preuve de solidarité dans un système où il y en a peu, sinon pas.

Les études sur le sujet montrent que le *prize money* total du top 100 est de 180 millions de dollars sur une saison normale. Le top 10 en capte 50% et le top 3 la moitié de ce 50%. Ce sont aussi eux qui touchent l'essentiel des contrats de sponsoring et les importantes garanties versées aux stars pour participer aux tournois ATP 250 et 500.

Cette nouvelle situation ne fait-elle pas d'une wild card (invitation accordée par l'organisateur, souvent à des joueurs de son pays) un avantage trop important pour être distribué de manière discrétionnaire? La question peut se poser. Une wild card dans le tableau principal de Roland-Garros finance désormais une saison sur le circuit secondaire, sans parler des points ATP et des possibles succès. Avec les systèmes de réciprocité mis en place entre les tournois du Grand Chelem, un joueur

INTERVIEW



EMMANUEL BAYLE
PROFESSEUR
DE GESTION
À L'INSTITUT DES
SCIENCES DU SPORT
DE L'UNIVERSITÉ
DE LAUSANNE

«Le prize money total du top 100 est de 180 millions de dollars sur une saison normale. Le top 10 en capte 50% et le top 3 la moitié de ces 50%»

par exemple français peut espérer obtenir 240 000 dollars en wild cards. C'est quand même un très gros cadeau.

Les audiences du dernier US Open ont été très mauvaises. Est-ce à

cause des absences de Nadal et Federer puis de l'élimination rapide de Djokovic? La chaîne ESPN a annoncé une baisse d'audience de 48% pour l'US Open cette année. C'est un indice très mauvais, d'autant que le tournoi américain est très dépendant des droits télé, qui lui rapportent, juste pour les seuls droits américains, 68 millions de dollars. C'est à peu près la même somme pour les droits anglais versés par la BBC. En comparaison, la chaîne publique France Télévisions qui dispose des droits français ne verse que 20 millions d'euros par tournoi à la FFT. C'est trois fois moins, même si les droits internationaux et notamment asiatiques ont très fortement augmenté. En contrepartie, la FFT dispose d'un modèle économique plus équilibré et moins TV dépendant.

Le tennis ne s'est-il pas rendu trop dépendant de Nadal, Federer et Djokovic? A eux trois, ils cumulent 1,2 milliard de dollars de gains extra-sportifs, mais aussi 53 des 63 titres du Grand Chelem mis en jeu entre 2004 et 2019, ce qui

montre bien leur poids sportif et médiatique. Il y a une vraie dépendance, qui est quand même très problématique pour l'avenir du tennis, non seulement parce que leurs successeurs semblent moins intéresser le public et les sponsors mais aussi parce qu'eux-mêmes peuvent continuer de générer de l'argent encore très longtemps. On le voit déjà avec Federer autour de sa Laver Cup ou lors de sa tournée de rock star en Amérique du Sud.

Comment voyez-vous l'évolution à moyen terme? Le tennis masculin entre dans une période de transition particulièrement délicate qui survient dans un contexte imprévu de crise sanitaire. Il y aura forcément moins de recettes et il faudra plus de solidarité. A mon sens, cela crédibilise l'initiative de Novak Djokovic qui prône notamment la règle des 50-50 (50% des recettes d'un tournoi pour les joueurs). Le tennis a besoin d'un syndicat pour mieux protéger les joueurs et joueuses classés au-delà de la 100^e place. ■

Les Internationaux de France, un tournoi sous l'averse

COVID Public très restreint, protocoles stricts et tests réguliers pour des joueurs sous pression: le tournoi parisien commence dans des conditions très marquées par la pandémie

LIONEL PITTET
@lionel_pittet

Les prévisions météorologiques sont formelles: il devrait pleuvoir dru sur Paris ce dimanche pour le début des Internationaux de France. Cela n'empêchera pas le tournoi d'aller de l'avant, même s'il faudra pour cela tolérer le bruit terrible de l'averse tambourinant sur le toit rétractable installé cette année sur le court Philippe-Chatrier. Cela résume bien la situation: Roland-Garros se déroulera dans la tempête (de la pandémie) et le boucan (de l'incertitude).

Les organisateurs avaient pris le monde du tennis par surprise en annon-

çant unilatéralement, ce printemps, le renvoi de l'événement à la fin de l'été quand, espéraient-ils, le nouveau coronavirus aurait pu être dompté. Au début du mois de septembre, ils pensaient

Le week-end dernier, à quelques heures du début des qualifications, cinq joueuses et joueurs ont été exclus

encore pouvoir accueillir 20 000 spectateurs par jour. Mais les contaminations repartant à la hausse, ils ont dû accepter une réduction de cette jauge

à 11 500, puis à 5 000 et enfin, jeudi soir, ils ont appris que seules 1 000 personnes seraient tolérées sur le site en plus des personnes accréditées (joueurs, entraîneurs, ramasseurs de balles, arbitres, journalistes, organisateurs). Ce qui n'est une bonne nouvelle ni pour les finances ni pour l'ambiance.

La menace des tests

Mais cette quasi-absence de public ne sera pas la principale préoccupation des joueurs engagés. Le spectre du Covid-19 menace de les sortir du tableau aussi brutalement qu'une défaite sur la terre battue... Le week-end dernier, à quelques heures du début des qualifications, cinq joueuses et joueurs ont ainsi été exclus sans ménagement, deux parce qu'ils ont été testés positifs et trois pour avoir été reconnus «cas contacts» d'un entraîneur testé positif.

Le verdict est difficile à accepter. Particulièrement pour un Damir Dzumhur dont l'entraîneur Petar Popovic avait déjà été contaminé par le nouveau coronavirus, et aurait donc selon le joueur bosnien été victime d'un de ces fameux «faux positifs»... Le Français Benoît Paire, qui a déjà été testé positif plusieurs fois (mais parfois aussi négatif) s'inquiète pour sa part de ne pas être autorisé à jouer, tandis que plusieurs joueurs reconnaissent «craindre des tests» en la fiabilité desquels ils n'ont pas toute confiance.

Dans un contexte de tolérance zéro, où les participants devront se soumettre régulièrement à des dépistages, chacun se tient sur le qui-vive et redoute les contacts avec des groupes de personnes soumis à des exigences moins strictes. De ce point de vue, la réduction de la jauge à 1 000 spectateurs sera peut-être de nature à les rassurer un minimum. ■